

Grande Revue
1 écbf/02

DE MYTILÈNE EN BRETAGNE

I

C'était le 21 août 1900, un mardi soir. Nos amis Havet nous faisaient visite à la campagne, un hôte illustre et cher venait à peine de quitter Rosmapamon. Ainsi se nomme, en effet, car, en Bretagne, les lieux les plus humbles ont un nom, la maison modeste que nous revoyons tous les étés, depuis le jour où Ernest Renan choisit, pour passer les vacances, c'est-à-dire pour y travailler plus encore qu'à Paris, cette plage qui se trouve à distance égale à peu près entre Tréguier et Lannion.

Rosmapamon signifie colline des fils Aymon. Cette colline, en réalité, est située dans un ravin, près de la rivière. Il est certain que l'altitude en est toute relative. L'endroit est solitaire, charmant et doux plutôt que triste, avec des bois de pins, de peupliers, de châtaigniers et quelques chênes, derrière Rosmapamon, avec, par la vaste échancrure de la baie de Perros, sur le devant, une mer semée d'îles à l'horizon. On y est fort peu exposé aux excursions, et point du tout au voisinage des baigneurs. Quand on attend des amis, on va les chercher à Lannion, à une heure, une heure un quart de voiture. C'est ainsi que le 21 août au soir, il y a plus d'un an, je me mis en route pour prendre à la gare M. Michaélidès.

M. Michaélidès, l'écrivain grec dont je voudrais ici faire connaître les œuvres déjà nombreuses, est originaire de Mytilène. Il n'en venait pourtant pas en droite ligne. Il venait de Liverpool! Il y est même établi depuis bientôt vingt ans, il y a épousé une charmante Américaine, et, quand nous

remontâmes en voiture, pour rentrer à Rosmapamon, M. Michaélidès était accompagné de son fils Kosti, âgé de dix-sept à dix-huit ans, élevé dans les écoles anglaises.

La soirée, au retour, était très douce. Dans le ciel pâlisant, les étoiles ne brillaient pas encore. Une lueur faite des derniers tremblements du jour, des premières transparences de la nuit, se répandait, au loin, sur les collines basses, sur les plaines boisées, sur les villages, errait dans le vaste horizon crépusculaire. On sentait quelque chose d'inachevé, de douloureux dans l'heure. La terre ne s'endormait pas encore du bon sommeil de la nuit ; il y avait çà et là comme des regrets de la lumière disparue. Des plaintes gémissaient dans les buissons. La route longue, à perte de vue, ensevelissait par degrés son ruban jaune dans les teintes plus ternes, plus voilées, plus incolores. Sur une côte, la voiture allait au pas. Au fond du ravin, dans le tressaillement indistinct des choses et des êtres, des tristesses inexprimées cherchaient peut-être dans l'ombre un peu de pitié. Une âme pleurait quelque part, dont cette heure du jour avait jadis été l'heure aimée, et qui se lamentait maintenant, après la mort, de ne plus rien voir, de ne plus jouir de ses désespoirs les plus chers.

Nous nous taisions. Tout à coup, regardant, par la portière baissée, le spectacle mélancolique, Kosti laissa tomber ces mots, simplement :

— « Ce paysage ressemble à de la musique de Schumann ».

Ainsi parla le fils. Je voulus savoir si le père, à ce moment, se sentait le cœur baigné des mêmes tristesses et des mêmes mélodies. Non ! La naissance sous d'autres cieux avait suffi, d'une génération à l'autre, pour créer des divergences caractéristiques dans la manière de voir et d'éprouver. Jamais je n'avais mieux compris la flexibilité rapide de la cervelle humaine. Avec un sourire très doux, et notez que ce sourire était plutôt triste, avec ce ton discret, calme et d'une réserve extrême, qu'il a dans la parole, avec son air fin et rêveur à la fois, avec je ne sais quel enjouement délicat même dans les sujets graves, M. Michaélidès me demanda si c'était comme çà tout le temps en Bretagne. A peine débarqué, devant la marée basse qui découvrait une plage désolée avec ses goëmons vert pâle fatigués, ses sables jaunes et ses boues

grises, le poète de Mytilène réclamait plus de soleil, plus de clarté, plus de vie. Ce n'est point cependant qu'il ne soit habitué, depuis des années, aux spectacles où la mélancolie, comme cela se voit souvent en Angleterre, prend des aspects gigantesques, des envergures colossales. Il a longtemps habité là-bas, près de Liverpool, dans la banlieue, à Waterloo, une maison qui, entre des maisons toutes semblables formant une longue rangée monotone aux toits égaux, prend jour sur une chaussée au bas de laquelle, immédiatement, sans transition aucune, se développe une plage de sable, large, profonde, qui n'en finit pas, que l'œil embrasse à peine, avec des falaises démesurées dont on devine plutôt qu'on n'aperçoit distinctement, le spectre énorme, de chaque côté. Sur la mer, sillonnée de gros navires, courent de lourds nuages et les flots d'un gris métallique semblent épouser la tristesse du sable gris comme eux.

Ces lieux désolés, pas plus que les sites bretons, plus accessibles, n'ont pu séduire M. Michaélidès. Il est resté l'ami de la lumière. J'ai dit l'ami et non pas l'amant, car il y a chez lui dans ce sentiment plus de sérénité que de tumulte, et c'est, de même, moins une aversion marquée qu'une secrète et douce incompatibilité qui l'éloigne des brumes du Nord. Le Parisien, né malin, verra sans doute dans ce trait de précieux indices psychologiques, et, pour peu qu'il ait lu Sainte-Beuve, d'un seul détail, observé en passant, il croira devoir conclure que le méridional insouciant, léger, superficiel, incapable de descendre en lui-même et de s'y enfermer, ne se plaît qu'aux faces saisissables de la nature, sans jamais rien compléter par le rêve.

En vérité, lorsque Renan, dans *La poésie des races celtiques*, disait un adieu suprême à « l'émeraude des mers du couchant », l'émeraude était bien près de disparaître. On revenait aux lignes arrêtées, aux contours précis et lumineux, que l'on jugeait plus classiques et plus français. Depuis, nous avons fait du chemin ! Nous sommes arrivés à la superstition et, par conséquent, au fanatisme du brouillard. En lui, en lui seul, réside toute haute pensée, tout supérieur souci de la destinée. Seul, il sait inspirer la tristesse du rêve, le symbole créateur. Il n'est pas jusqu'à de pauvres cervelles

athéniennes, déjà fort entamées, que la contagion n'ait atteintes; quelques échappés de collège — et l'on sait aujourd'hui ce que vaut le collège en Grèce — ont fait de courtes fugues en Allemagne, l'ont d'ailleurs mal comprise, sont revenus pleins de nuages, tout aussi mal vus, et depuis lors, ils ont détesté le sourire de leur ciel.

C'est que ceux-là — et bien d'autres avec eux — s'imaginent que la mélancolie n'aime pas les pays clairs. Ils ne connaissent pas la tristesse du soleil. J'ai dit que M. Michaélidès goûtait peu le deuil des ombres bretonnes. Je n'ai point dit qu'il fût joyeux, ni même qu'il ne fût point triste. M. Michaélidès est un Grec des Iles. Il résume en lui la psychologie de tout un climat; il a dans l'âme des langueurs que seules les Iles grecques savent donner. C'est même dans cette vision particulière de la nature qu'il faut chercher tout le charme de son œuvre. On n'a pas besoin de la détailler, une fois qu'on a senti la vie mystérieuse des archipels hellènes.

Il faut se le figurer debout, le Grec des Iles, sur quelque rivage ou quelque colline natale, promenant son demi-sourire sur le ciel et sur les flots. Ce demi-sourire, que dit-il? Il interroge et il sait que rien ne lui répondra. Le ciel est bleu, il est trop bleu, il est bleu sur tous les points de son étendue immense. Le Grec songeur regarde: il voit tout et ne voit rien. Cette lumière complète du dôme éblouissant devrait pouvoir lui apprendre le détail des secrets d'au delà; elle ne lui en apprend aucun et son âme en a de la peine. Sa tristesse est faite de cet azur que rien n'éclaire, du vide de l'œil énorme qui reste là, béant, sans prunelle. Non, décidément, il ne saura jamais rien du destin de l'homme. Il se retourne alors et suit à l'horizon le destin de sa race. Il l'aperçoit dans le lointain, le très lointain. Oh! comme elle est ancienne! Que d'hommes qui ont souffert et qui ont lutté! Elle est glorieuse, et cette gloire l'emplit de rêves douloureux. Elle dure depuis des siècles et cette durée l'exalte et surtout l'inquiète. Elle a duré, mais à travers mille aventures, avec l'incertitude, chaque jour, d'être encore là demain. Les temps ne sont pas loin où lui, le fils des dieux, il se sentait menacé dans les siens, dans son âme, dans sa pensée, dans les palpitations de son désir infini. Il se rappelle, ne se croit pas encore raffermi, regarde

le sol pour voir si son île n'a pas fui tout à coup sous ses pieds. Il doute de la terre qui le porte. Il se prend à considérer son propre individu. Connaît-il au moins son destin? Sait-il ce que les flots feront de lui? Il écoute leurs bruits qui se multiplient; ses yeux courent, au loin, tout au bout, sur les vagues. Il tressaille; il se sent un cœur dans la poitrine, innombrable comme la mer, dans le cerveau une pensée cosmique. Il veut tout, il aspire à tout, à la gloire, à l'amour, à la vie, et, découragé, retombe sur lui-même.

La tristesse du Nord est trop facile; elle est constamment servie par le cadre. Elle est à peine distinguée. La tristesse des pays bleus est plus fine et plus haute. Le brouillard, par ses mystères mêmes, est consolateur, on peut tout y découvrir. La lumière est sans pitié. Les barbares de l'Occident n'ont point de mérite à symboliser. Que pourraient-ils bien faire de leur nature, s'ils ne symbolisaient pas? Mais le symbole, dans une lumière éclatante, répond à un besoin plus impérieux et part d'une âme plus profonde. Le Grec des Îles dans son ciel, dans sa race et dans lui-même souffre toujours de quelque chose d'inaccompli. Il souffre du vide et il souffre du doute. Alors, pris du besoin de vivre, il peuplera le néant et créera la certitude. Le soleil a séché toutes les herbes de la côte; il laisse filtrer trop de rayons à travers les forêts rares. N'importe! Il faut au Grec l'illusion et le rêve. Soudain, les arbres parleront, les oiseaux auront des voix humaines. Ils seront, avec les bêtes, les acteurs d'un drame infini. Les feuilles répondront aux flots; le Grec prêterait l'oreille, il saisirait leur murmure au passage. Le voilà satisfait: il ne se sent plus seul dans cette nature éblouissante et déserte. Mais il se sent affreusement seul en lui-même. Alors il veut être, il veut s'affirmer, fût-ce dans l'éclair d'une minute. Il aime. Il se laisse emporter par une passion, par une tempête, vite, totalement.

Le drame farouche, sombre, rapide du méridional, le drame foudroyant, le drame noir, nous le tenons cette fois-ci, pensera-t-on. Pas du tout. Quand il raconte ces terribles aventures, M. Michaélidès les raconte presque avec un demi-sourire. Sans paradoxe, je dirai même que, quand on sait regarder au fond, dans la passion la plus sinistre, on découvre

chez le Grec ce demi-sourire navré. Sans doute, il se débarrasse, et vous débarrasse parfois de la vie pour un rien. Sans doute, il ne rit pas, lorsqu'il se tue ou lorsqu'il tue. Mais réfléchissez bien. Il y a dans ce mépris de vivre une résignation suprême, qui lui vient du néant trouvé dans la nature, de l'insécurité de sa propre destinée. Cette résignation ne se traduit pas chez lui par une humeur farouche, ne s'exprime pas sur son visage par un regard désespéré, elle s'exprime par un demi-sourire, et ce sourire est la leçon dernière du ciel vaste et muet, le signe certain d'une philosophie supérieure, le reflet de la vie qui passe, le symbole de l'être obscur qui s'éclaire un moment.

II

Toujours bonhomme et toujours pensif, toujours entraîné dans quelque songerie vague, dans la méditation pacifique des grands problèmes, M. Michaélidès évoque à nos yeux sans cesse le Grec des Iles, tel que j'ai tâché d'en dresser ici la silhouette. Il est demeuré intact, il est demeuré lui-même. Cela n'est-il pas beau, et ne faut-il pas voir la marque d'une race solide dans cette impossibilité à s'adapter à des milieux trop différents du milieu natal, du moins à n'y laisser s'altérer aucun des trésors premiers de l'âme? Les Grecs voyagent beaucoup; ils vont, comme on dit là-bas, en Europe. C'est merveille à quel point l'essence et l'intime pensée de la civilisation européenne leur échappe. Quelques-uns de ceux qu'on rencontre à Paris sont remarquables à cet égard. Je les ai parfois étudiés et je dirai un jour leur histoire. Ils connaissent les rues de Paris; ils n'ont jamais su en respirer l'atmosphère. Ils sont restés imperméables. C'est une des raisons pour lesquelles plusieurs d'entre eux n'entendent rien à certaines questions de perfectionnement intellectuel, qui s'agitent dans leurs pays même, aux conditions et à la beauté de ce qu'on peut appeler une langue nationale. Nous l'avons constaté il n'y a pas longtemps. M. Michaélidès, lui, s'est assimilé toute la culture occidentale, mais il n'a pas voulu qu'elle le prit tout entier; il la possède, sans être possédé par elle. Il la

juge en quelque sorte du dehors ; et, parce qu'il compare, il sait mieux discerner, il sait garder en lui plus jalousement l'empreinte primitive du Grec des Iles.

Tel il nous apparaît aussi dans ses contes, dans ses belles *Histoires insulaires*. Une d'elles illustre brusquement tout ce que nous avons exposé plus haut de cette psychologie que le soleil mûrit d'un feu si nouveau. Le titre de la nouvelle est intraduisible. Charon, le vieux dieu grec, a survécu non seulement dans les croyances, mais aussi dans le parler populaire : il s'y nomme Charos, il est presque devenu nom commun et signifie tout uniment la mort. La mort ravage ou détruit en Occident ; en Grèce, elle brûle ; on est brûlé par elle, quand on a perdu tour à tour ceux que l'on aimait ; la douleur ainsi ressentie évoque aussitôt l'idée ou la sensation dévorante du soleil. *Celle que Charos a brûlée*, cinq mots qui, très simplement, se rendent en grec par un seul, tel est le titre de la nouvelle. La malheureuse dont il s'agit est une jeune paysanne de Mytilène, nouvellement mariée ; coup sur coup, ses deux enfants sont morts ; son mari, qu'elle aime, est obligé de s'expatrier pour affaire. La voilà seule. Suivant l'habitude des femmes grecques, quand le mari est loin, quand le foyer est désert, elle s'enferme dans sa maison, vêtue de noir ; elle y pleure nuit et jour, elle se consume dans le chagrin. Ses compagnes ont pitié d'elle. Un soir, au soleil couchant, à force d'insistances, elles sont parvenues à l'entraîner sur la route. Au village voisin, on célèbre une *panegyrie*, une fête populaire. On ira voir un peu. Elle n'aura pas besoin de se mêler aux réjouissances. Il suffira qu'elle accompagne ses amies un moment jusque là. Voici bientôt deux ans qu'elle ne s'est plus montrée nulle part. Il vaut bien mieux avoir de fraîches couleurs, quand le mari reviendra, au lieu de dépérir ainsi dans la détresse et dans la solitude. La *Brûlée*, elle n'a pas d'autre nom dans la nouvelle, consent à faire quelques pas avec ses amies. La troupe, joyeusement, se dirige vers le village où la fête bat son plein. Les plaisirs, les jeux voisins font déjà passer leur frisson dans le cerveau des promeneurs qui s'animent. Tout à coup, cependant, au détour d'une route, Lambro, le mari de la *Brûlée*, revenu plus tôt qu'il n'espérait, arrête son cheval, aperçoit la petite cara-

vane qui s'avance dans les chansons, dans les rires, dans les cris. Le soleil n'est pas encore couché. Parmi la bande folle, Lambro vient de distinguer sa femme. Il ne peut pas y croire. Il la voyait dans son rêve, éperdue de douleur, l'attendant, recueillie et silencieuse, consumée du même feu d'amour qui le ramenait enfin auprès d'elle. C'en est trop. Cet espoir, cette passion lui ont menti comme le reste, comme sa vie ravagée par la mort de ses enfants. Il n'y tient plus alors. Devant sa femme évanouie d'émotion à son aspect, il tire son poignard de sa ceinture, s'en frappe la poitrine et tombe ensanglanté dans la poussière du chemin.

Quelle rapidité dans l'impression et dans le geste ! Oui, sans doute, mais pourquoi donc et d'où vient cette rapidité ? Ah ! c'est bien ce que nous disions tout à l'heure : l'œil de l'homme dans la nature avait touché le néant ; un détail, un rien, une erreur suffisent à le replonger dans la pensée triste de l'éphémère et de l'incertain. Car cette pensée a poussé en lui ses racines profondément. Son doute mélancolique n'avait-il pas déjà sondé le vide brillant de sa destinée ? Le doute, au moindre heurt, devient une réalité.

Il est intéressant de retrouver dans les nouvelles de M. Michaélidès le fantastique du Nord vu par une prunelle qu'a lassée le soleil. Il n'y a du reste chez l'auteur aucune intention, aucune envie même, soit d'imiter un modèle occidental, soit de transposer, par des effets littéraires, en langage du Midi quelques accords wagnériens. La nouvelle, qui me suggère ces réflexions, est pénétrée d'une simplicité extrême. M. Michaélidès nous conte l'histoire d'un marin grec, le capitaine Georges ; il nous explique comment, dans un village de Mytilène, le capitaine Georges est passé à l'état de spectre, dont la silhouette décharnée hante les imaginations populaires. Ces tragiques événements sont exposés dans la façon rapide, poignante et toujours familière de l'auteur. Le ton bonhomme, d'où toute déclamation est absente, donne au drame encore plus de vérité.

Le capitaine Georges a plusieurs sœurs. Il est le frère aîné, le chef de la famille, et, en Grèce, cela n'est point une sinécure. L'aîné a charge matérielle et morale de tous les siens. Ces habitudes témoignent d'un sentiment familial profond,

d'une solidarité extrême entre les membres d'une même communauté, d'une conception toute patriarcale de la famille; mais elles ne vont pas sans un relâchement ou plutôt sans une absence héréditaire d'initiative individuelle. On voit plus d'une fois en Orient un garçon robuste, intelligent, qui pourrait faire œuvre de ses deux mains et qui aime mieux se croiser les bras, tant que son frère aîné — je ne dis pas son père — ne se sera pas occupé de lui trouver un gagne-pain ou de l'en dispenser. Si c'est là surtout le cas pour les familles aisées, dans le peuple même, marier ses sœurs tout d'abord s'impose au frère comme un devoir. Le capitaine Georges se garde bien d'y manquer. Tant pis s'il est amoureux lui-même à en périr. Il est aimé comme il aime, tendrement, profondément, du don entier de l'être. Mais sa fiancée, car ils se sont promis en secret, est fille de parents riches qui voient cette union de mauvais œil. Le capitaine vient d'entreprendre un dernier voyage pour marier sa dernière sœur. Au prochain, il rapportera de quoi faire une demande qui aura chance d'être agréée. Encore deux ans d'attente. La jeune fille est d'accord. Mais son père, profitant de l'absence du voyageur, la fiance malgré elle, la marie; elle meurt au bout de quelques mois, le capitaine Georges revient, il ne sait pas encore sa mort, il apprend seulement par un ami, sur le rivage, en débarquant, qu'elle est mariée.

Il saute aussitôt dans sa barque. Il va droit à son navire, il prend le large brusquement, revient en vue d'une baie déserte de Mytilène, tire son revolver de sa poche, menace ses hommes, sous peine de mort, d'avoir à quitter le bâtiment. Il reste seul. Alors, il reprend la mer, et, virant de bord, dans une course furibonde, sauvage, instantanée, toutes voiles ouvertes, il va se jeter, s'enfoncer, proue en avant, dans un roc aigu qu'il atteint d'une main sûre. Le navire coule. Les matelots, qui avaient l'œil, repêchent le capitaine. Pauvre épave! Il se laisse choir sur les galets, il murmure des paroles confuses, il est fou. Il restera fou désormais. Il se traîne dans les cimetières; à personne il n'adresse plus la parole; les vêtements qu'on lui donne, il les déchire en morceaux, avant de les porter. Il est inoffensif, il est doux, il est résigné maintenant. Il regarde toujours, vers la haute mer, son navire; il

n'est plus lui-même qu'un navire perdu; sa raison, comme son navire, a sombré. Sa pensée, avec tout son riche trésor, s'est aussi brisée contre le roc; elle s'est arrêtée, dans sa course amoureuse, à cette minute fatale. Ce qu'il voit, ce qu'il revoit sans cesse, ce fantôme errant, c'est la minute suprême où le navire de l'amour, sur une mer ensoleillée, voguait, pour s'engloutir, le soir, dans les flots sombres; et il ne reste, jeté sur le rivage, de cette course lumineuse, qu'un spectre au rêve éperdu. C'est magnifique.

III

Le Grec des Iles, assis sur le sable ou sur les galets, voit, médite, s'assimile le sourire mouvant de ses flots. Mais le flot ne rit pas toujours; le flot pleure et gémit souvent. Le Grec le suit au loin et le flot lui dit que la vie est multiple. Le Grec des Iles alors veut embrasser la vie dans ses manifestations les plus variées. Il se découvre une pensée semblable à la mer, mobile et vaste comme elle. Le vieil Homère n'exaltait-il pas déjà chez Ulysse, roi de l'île d'Ithaque, cette pensée *diverse*, cette pensée à mille facettes? Elle surprend quelquefois l'Occident superficiel. C'est aussi peut-être que cette diversité ne s'est point révélée, jusqu'ici, dans la plénitude de ses ressources et dans sa perfection. Mais il faut bien savoir tenir compte des promesses. Il y eut un homme, au siècle dernier, qui s'occupa de tout, qui fit de tout: archéologie, épigraphie, grammaire, théâtre, romans, nouvelles, poèmes, écrits politiques, prose ou vers, rien ne lui demeura étranger. Il fut même ambassadeur. Et cette activité prodigieuse ne laissa pas une seule trace. Il s'appelait Rangabé. Il ne fit rien de bien. Qu'importe? Il nous a du moins montré que le Grec pouvait beaucoup entreprendre. Quand l'esprit sera plus mûr, il entreprendra plus sûrement. Déjà, M. Michaélidès exerce avec maîtrise les facultés rares et multiples dont les flots de son archipel lui ont fait don. Que ce prosateur, accompli dans son art, soit poète, qu'il ait fait des vers riches de couleurs, ou soupiré des sérénades d'une langueur

désespérée, que le rythme chez lui, que la césure, que le mètre, que la rime rendent les mouvements, les sursauts, les caresses ou les sanglots de l'âme, cela sans doute ne surprendra personne. Nul ne s'étonnera davantage de savoir que, tenté par le théâtre, M. Michaélidès, dans un drame dont les *puristes* athéniens ne veulent pas sur la scène, se soit inspiré d'une des plus belles chansons populaires de la Grèce moderne, cette chanson du *Frère mort* qui est le pendant oriental de la célèbre *Ballade de Lénore*. Il a rempli ce drame de toute la piété qu'un cœur grec éprouve pour ces récits mystérieux dont les mères, là-bas, entretiennent leurs enfants ou que les femmes font dans les veillées, devant un cercle qui se recueille. Je m'y suis mêlé souvent à ces veillées, dans mes voyages ! M. Michaélidès, de loin, de très loin, tend l'oreille, il écoute ces légendes chères, il entend, comme s'il y était, les paroles lentes qui tombent des lèvres, aussi apte à nous dire l'âme de son pays dans une nouvelle, que dans un drame ou dans ses vers, ou bien même encore dans un roman, car il vient d'en achever un où le caractère grec, mis en brusque contact avec la civilisation de l'Occident, s'éclaire d'un jour rare et singulier, pour nous découvrir des lacunes profondes aussi bien que je ne sais quelle sainte primitivité, brusque et candide.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire à l'épanouissement de tous ces êtres multiples sortis du seul être de Michaélidès. Mais voici qui, comme contraste, est plus neuf. On se représente ce rêveur, passant des journées entières en promenades sur les côtes anglaises, s'arrêtant parfois pour ramasser au bord de la mer un caillou ou quelque coquillage, le porter à ses narines et sentir si, par hasard, il ne lui apporte pas l'odeur adorable de ses mers à lui. On se tromperait fort. Le geste y est presque, mais le cadre est bien différent. Ce poète, du matin au soir, au lieu de palets arrondis, prend dans ses doigts, soupèse, examine ces petites balles blanches qui s'appellent du coton. Il en étudie la longue et courte soie, il voit si le fil en est égal et uni, fin et nerveux, délicat et doux, grisâtre ou beurre terne. Comme pas un, il distingue la provenance, la qualité marchande, la qualité inférieure ou la fleur de marchandise. Il excelle dans l'appréciation des espèces :

c'est à peine un avatar, car dans cette partie de sa besogne, il apporte ce toucher unique et ce goût qui est au fond de ses œuvres les plus hardies. M. Michaélidès s'acquitte si bien de ses fonctions que, quand il s'agit d'affaires importantes, il se met en route, va proposer ou acquérir, sur les grands marchés, les balles et même les ballots de coton. C'est que M. Michaélidès occupe une place, une toute petite place d'employé, à côté d'Alexandre Pallis, ce Pallis dont la traduction de l'Évangile de Saint Mathieu vient de bouleverser la Grèce, un des chefs de cette maison Ralli, qui, peut-être sans le savoir, a tant fait pour les lettres grecques renaissantes.

Le soir, après avoir manié les cotons et les laines, écrit des lettres d'affaires, dirigé les transactions de son ressort, M. Michaélidès, dans les heures tranquilles de la nuit, s'abandonne à la poussée du rêve intérieur. Sobre, agile, dormant peu, tout jeune d'aspect et de cœur malgré ses cinquante ans sonnés, il est le premier levé dans la maison endormie. Ce sont les heures sacrées du travail, ces heures de la nuit et du matin. Comme pour mieux marquer ce dédoublement de sa vie, M. Michaélidès, sur ses livres grecs, a pris un autre nom ; il est généralement connu, dans les lettres, sous le pseudonyme d'*Argyre l'Ephtaliot*. Argyre, en français, ne saurait se rendre, à moins qu'on ne le traduise par un équivalent, Argence, qui ne donne ni la simplicité familière, ni la poésie, ni l'éclat doux d'Argyre. Ephtaliot signifie que Michaélidès est originaire d'Ephtalou, un village de sa chère Mytilène. Sous ces deux noms charmants, il travaille à la gloire du nom hellène dans les lettres, et l'on éprouve de la surprise à voir comment, disposant pour lui de moments si courts, il a pu entreprendre et mener à bien de si grosses œuvres. Car je n'ai pas tout dit. Vivre dans le coton, quand on est poète, n'est rien à côté de cette autre transformation que je vais raconter, chez un même homme.

Frappé des malheurs de la Grèce, lors de la guerre de 1897, endolori par les désastres militaires, encore plus attristé par le désastre moral, effrayé de tout ce que les événements lui révélaient sur l'esprit et l'âme de son peuple, M. Michaélidès a voulu rechercher les causes de ces maux. Il est remonté dans le passé, il s'est fait historien. Or, voyez la

différence. Le poète commande aux faits ; l'historien est commandé par eux. L'un crée, l'autre est créé. N'y a-t-il pas, entre ces deux ordres de production, le trait distinctif qui s'observe entre ce qu'on pourrait appeler le génie fécondant et le génie fécondé, le génie mâle et le génie femelle ? Cette distinction ne pourrait d'ailleurs contrarier que ceux qui rabaisseraient ce dernier génie, sans comprendre son rayonnement et son éternité. Peut-être ces deux génies ne sont-ils pas non plus, quoique dissemblables dans l'essence, trop divergents, puisque nous les voyons réunis dans un même homme et que notre auteur nous donne un exemple de ce mariage inattendu.

Je ne m'étendrai pas sur la grâce du récit, la vivacité, le naturel inimitable du style, pas plus que sur ce désir mystérieux qui palpite à chaque page, qui semble exciter l'auteur à pénétrer dans le tréfond de l'histoire. Insistons sur le titre seulement. Oui, le titre ! Nous trouverons qu'il n'est pas étranger aux derniers troubles dont Athènes a tenu à nous donner le spectacle. Il résume à lui seul toute une conception de l'hellénisme.

Un des plus jolis tours que les Grecs aient joué aux Romains, ç'a été de leur prendre leur nom. Voici comment les choses se sont passées. Les Grecs, avant la conquête romaine et même après, s'appelaient les Hellènes. Cela durait ainsi jusqu'au quatrième siècle de notre ère. A ce moment, un empereur romain, Constantin le Grand, eut l'idée de transporter de Rome à Byzance, qu'il baptisa Constantinople, le siège de l'empire. Il ne s'arrêta pas au baptême d'une ville. Il arrivait en pays grec : les Grecs, tout naturellement, furent englobés dans la désignation générale de Romains. Constantinople devenait la *nouvelle Rome*. Lui-même tenait beaucoup au nom et à tout ce qu'il représentait pour lui de traditions et de gloire. Il ne parlait pas le grec. En plein concile, devant des prélats grecs, il s'exprimait en latin. Les prières dans l'armée se faisaient dans cette langue ; c'était non seulement la langue officielle ; c'était encore la langue favorisée : ne pas la connaître passait pour une mauvaise note, empêchait l'avancement. La mode, la bonne éducation exigeaient que l'on sût le latin.

Une jolie anecdote, chez un écrivain byzantin, nous dit

comment l'Empereur, profitant un jour de l'absence de ses patrices, partis en ambassade chez le roi des Perses, envoya des émissaires à Rome, des architectes, qui devaient prendre le plan exact des maisons romaines, afin d'en rebâtir de toutes semblables à Constantinople, où il ordonna du même coup le transfert de toutes les *familiae*, femmes, enfants, esclaves, restés encore là-bas. Les patrices, revenus, croient rêver : ils sont donc toujours à Rome !

Ce rêve est celui de toute l'histoire byzantine, qui n'a jamais pu se détacher de son premier berceau. Ce rêve traverse Byzance d'un bout à l'autre et l'éclaire. Dans son beau livre sur *Justinien*, M. Ch. Diehl nous a montré cet empereur tourné sans cesse du côté de l'Occident, marchant à la gloire romaine, négligeant même l'ennemi asiatique, qui commença dès lors à se sentir plus fort et qui, plus tard, devait abattre l'aigle à deux têtes. Justinien aussi voyait dans le latin sa langue maternelle. Il nous le dit en propres termes dans une de ses *Novelles*. Il fit mieux encore : il porta le dernier coup à l'hellénisme, en fermant les universités athéniennes. Et sans doute, à ce moment, il donnait satisfaction à la majeure partie de l'opinion publique, car le nom d'hellène, devenu synonyme de païen, était haï, méprisé, suspect à l'Église, qui s'en détournait. Le nom même d'hellénisme signifiait exactement culture classique et il évoquait aussitôt une idée irrégieuse.

Le nom de Grec n'était pas davantage en honneur. Lors de sa célèbre ambassade auprès de l'empereur Nicéphore Phocas, Liudprand, légat du Pape, a la maladresse de saluer Nicéphore du titre d'Empereur des Grecs. Il faut voir comment celui-ci se fâche, comme il qualifie ce Pape d'épithètes peu flatteuses, comme il le taxe d'ignorance, puisque le Pape ne sait pas que Nicéphore n'est nullement empereur des Grecs, mais bel et bien empereur des Romains.

Cependant, nous voici au x^e siècle et.... il n'y a plus un seul Romain à Byzance ! Ils sont tous Grecs. La race a persisté et elle a vaincu. *Ferum victorem!* Voici même le moment où la victoire devient grandiose : dans le cours des siècles, la substitution du Grec au Romain s'est faite si complète, que le Grec, quand il se dit Romain, n'a plus aucun souvenir de

Rome et affirme, au contraire, par ce vocable, sa qualité de Grec. Cela s'entend couramment encore de nos jours. Romain, à Byzance, était usité sous la forme *Romaïos*, prononcez *Roméos*. *Roméos* s'est à peine modifié, puisque, suivant une évolution connue, il s'emploie aujourd'hui sous la forme *Romios*. Un Klephte, mourant pour la liberté, criera qu'il n'est point Turc, qu'il est Romios, ce qui signifie qu'il est Grec et chrétien.

Le cri du Klephte retentit encore dans l'âme populaire, malgré la désignation officielle d'Hellène, et un paysan quelconque usera dans le même sens de ce même mot. Seulement, ce mot est *vulgaire*. Voilà le malheur; les *puristes*, ou partisans du grec classique, n'en veulent à aucun prix. Ce terme, pour eux, est *bas et familier*. La sottise du préjugé va si loin que l'on condamne le Romios sans même examiner ses lettres de noblesse. Ce nom est pourtant un document historique. C'est quelque chose. On a vu que le peuple, en dehors de toute pesée officielle, l'avait adopté, conservé, puis fait sien. Il nous est donc un sûr garant de la force prodigieuse que possède la race des Grecs, quand il s'agit de s'assimiler, d'absorber en elle d'autres races. Ce n'est plus un mot : c'est le témoin d'une victoire. Il y a mieux; la guerre de l'indépendance, en 1821, s'est faite en partie avec ce que le nom de Romios contenait en lui de vertu et de magie. La Grèce ancienne, particulariste et morcelée, n'a conçu l'idée de l'unité nationale, qu'à compter du jour où elle a pu s'appeler Byzance ou Empire romain. Les efforts que fait la Crète aujourd'hui pour s'unir à la mère patrie se rattachent au même principe. A ce point de départ, à cette conception initiale de l'unité, il faut ramener aussi, en dernière analyse, ce qu'on appelle en Grèce la *grande idée*, car, elle ne manque pas de grandeur : il ne s'agit de rien moins que de réunir en un seul royaume tous les pays parlant grec et de leur donner Constantinople pour capitale. Cette grande idée, dont il ne faut pas rire, puisqu'elle a un fondement historique et qu'on ne peut pas changer l'histoire, est entrée dans le sang grec avec la même force que le nom de Romios est entré dans la langue. La durée séculaire de l'Empire byzantin est ici seule responsable. Toujours la nouvelle Rome est sentie comme

héritière légitime et reconnue de l'ancienne. Le patriarche œcuménique de Constantinople s'intitule encore aujourd'hui avec fierté : patriarche de Constantinople et de la nouvelle Rome. Le vestige direct de l'Empire des Césars n'aboutit pas ailleurs qu'au Phanar, dans une vieille maison en bois.

Franchement, la *nouvelle Rome* du patriarcat œcuménique n'est pas bien loin du *Romios* des bonnes gens. Mais c'est justement ici qu'apparaît, béant et insondable, ce chaos des contradictions helléniques où l'Occident simpliste se perdra irrémisiblement. Les termes de *nouvelle Rome* sont tenus pour glorieux, parce qu'ils ont apparence classique; on se détourne avec horreur du *Romios*, parce que c'est du grec *corrompu*. Oh! je vous en prie, ne raisonnez pas, ne discutez pas; n'essayez même pas de comprendre. Il faut comprendre seulement qu'on se trouve en présence de la passion, par conséquent, en présence de tout, et quelquefois, en présence de rien. Or, par définition, rien est invincible, puisqu'il est insaisissable. Toute idée d'évolution, en matière de langage comme en matière historique, demeure étrangère à des intelligences déliées, mais que paralyse sur ce point le préjugé classique. Pour celles-là, c'est un dogme que le roi George succède en droite ligne à Périclès. Il n'y a pas d'intervalle. La Grèce moderne se rattache à l'ancienne, immédiatement. La gloire intermédiaire est oubliée. C'est ainsi qu'on a reproché à M. Michaélidès d'avoir parlé du *Romaïsme* — le terme grec est plus expressif et plus beau — et de n'avoir pas intitulé son livre : *Histoire de la nation hellène* ou *Histoire de l'Hellénisme*. N'est-ce point injuste, puisqu'il contient l'histoire de l'hellénisme byzantin et qu'il y a un mot pour dire cela? Nul assurément ne songe à empêcher la Grèce de s'appeler Hellas. Mais il est pieux de recueillir les traces profondes de tous les passés, quand il s'agit d'un peuple historique. On ne l'a point compris. On a même accusé Michaélidès d'attenter par ses *vulgarismes* à l'intégrité du nom hellène — exactement comme on vient d'accuser Pallis, dans une version *vulgaire*, de profaner la religion nationale. L'un et l'autre ont voulu simplement rendre accessibles à la nation entière, qui n'entend rien au *purisme*, son histoire et son évangile.

Le doux poète de Mytilène, du rivage britannique où le sort l'a jeté, écoute ces querelles. Il voit de loin et voit de plus haut. Dégagé des préjugés scolaires, des préventions locales, par-dessus la tête des philologues au cœur étroit, il se rencontre avec l'âme de son peuple, qui dit tout uniment Romios et qui parle tous les jours la divine langue d'Argyre. Il nous conte la gloire des îles bienheureuses, des îles où, dans les profondeurs, vit l'Amour sacré. L'Amour apparaît quelquefois à la surface. Alors, les parfums des pins l'enveloppent de leur arôme impérissable. Puis, comme le soleil, il dévore, et, comme la terre, il est dévoré. Il s'endort dans les nuits mystérieuses. Il meurt et ressuscite. Il vient apprendre à l'Occident les tristesses de la lumière ; il lui montre un peuple entier prêt à épandre à travers le monde son âme neuve et lui explique son idéal.

Δ.Ι.Β.Μ.

JEAN PSICHIARI.

Αργύρης Εφταλιώτης